

# Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

**LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 47**

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

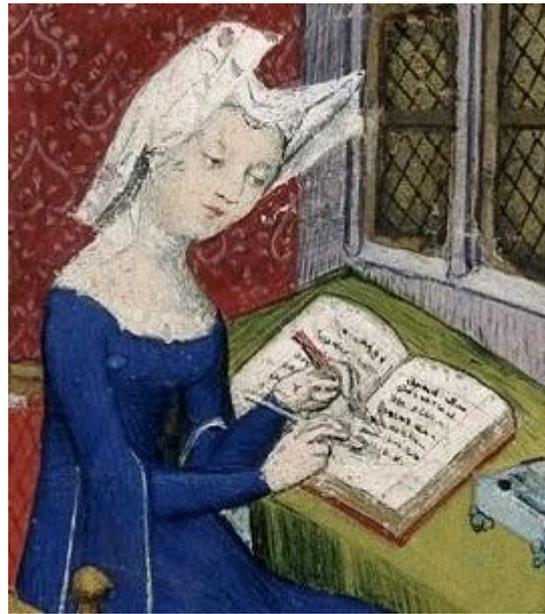
FÉVRIER 2020 ISSN 2431-1979

## MON MOYEN ÂGE À MOI

### Christine de Pizan, le « doux goût de science » et les femmes

Quelques figures émergent de mon Moyen Âge à moi. Et tout d'abord celle de Christine de Pizan. Osons le mot « intellectuelle » pour parler de Christine de Pizan. N'est-ce pas l'image qu'elle donne d'elle-même ? Dans *Le Livre de l'advison Cristine* elle ne cache pas avoir trouvé une source de réconfort en même temps que sa voie dans l'étude et l'écriture : « Tu ne dois pas te tenir pour malheureuse quand tu as, entre autres biens, une des choses du monde qui te cause le plus de délices et de plaisir, c'est assavoir le doux goût de science. » De fait, veuve à vingt-cinq ans, elle fit face, « sans déchoir, seule et par ses propres forces », et trouva dans l'étude, la réflexion intellectuelle et la méditation religieuse de « vraies raisons de vivre ». Elle n'hésita pas à se faire le champion de la cause des femmes dans la querelle du *Roman de la Rose* qui agita l'intelligentsia parisienne entre 1401 et 1403 et à exprimer une « saine et juste colère » contre les poncifs de la misogynie véhiculés dans nombre de pages du célèbre poème : « Qui sont les femmes ? Qui sont-elles ? Sont-ce serpents, loups, lions, dragons, guivres ou bêtes dévorantes, ennemies

de la nature humaine ?... Et, par Dieu, ce sont vos mères, vos sœurs, vos filles, vos femmes et vos amies. Elles sont vous-mêmes et vous êtes elles-mêmes ! »  Françoise Autrand, *Christine de Pizan*, Fayard, 2009.



Christine de Pizan

ACTUALITÉ DU MOYEN ÂGE

### Le professeur, l'amante...religieuse et le moine

LIRE PAGES 2 et 3

### Catherine de Sienne page après page

LIRE PAGE 3

### Sur l'air de « Dominique, nique, nique... »

LIRE PAGE 4

# Le professeur, l'amante...religieuse et le moine

Pierre Abélard, Héloïse et Bernard de Clairvaux

Pierre Abélard occupe une place de choix dans mon panthéon médiéval. Aussi ne vois-je rien à trancher de la belle épitaphe composée par Pierre le Vénéral : « Socrate de la France, grand Platon d'Occident, notre Aristote, égal ou bien supérieur à tout penseur qui fut ; reconnu comme prince dans le monde savant, doué en divers domaines, subtil et pénétrant ; surpassant toutes choses par une pensée forte et un discours brillant, ce fut là Abélard ; pourtant il se fit mieux vainqueur sur toutes choses lorsque [...] il passa à la vraie philosophie du Christ.<sup>1</sup> » Il ne manque que le nom d'Héloïse sans laquelle Abélard ne serait pas Abélard. Et voici que Georges Minois me souffle le nom d'un troisième personnage, Bernard de Clairvaux, « présence obsédante et redoutable censeur dans le drame amoureux qui se joue entre Abélard et Héloïse <sup>2</sup> ». Je ne m'étais pas jusqu'à aujourd'hui trop intéressée au rôle que notre moine avait pu jouer dans cette histoire qui s'acheva pour le plus brillant et le plus courtisé (mais aussi le plus jaloué) des intellectuels du XII<sup>e</sup> siècle par une castration criminelle et une réclusion volontaire comme moine sans vocation, et qui conduisit son amante, la « très sage » – c'est François Villon qui nous le dit dans sa fameuse ballade des dames du temps jadis – Héloïse, tout droit au couvent après un mariage sans lendemain dont le pauvre Astrolabe, fruit de cette union, fit les frais sans jamais, semble-t-il, avoir revu ses parents.

Le portrait que Georges Minois brosse de Pierre Abélard et d'Héloïse est époustouflant – je n'avais rien lu d'aussi riche, ni de si passionnant, sur le sujet depuis bien longtemps – et à aucun moment je n'ai éprouvé le moindre signe de fatigue au cours de ma lecture. Quel sacré bonhomme que ce Pierre Abélard auquel son contemporain Bernard de Clairvaux reprochait de... rire ! « Il est le type d'homme qui ne peut laisser indifférent, provoquant soit une fascination admirative, soit une répulsion instinctive. L'arrogance est peut-être ce qui le caractérise le mieux, et rien ne lui est plus étranger que l'humilité.<sup>3</sup> » Pierre Abélard n'était certes pas l'homme parfait, mais pour une femme comme Héloïse, cultivée et libérée, il avait un charme fou. D'elle, Pierre le Vénéral disait superbement qu'« élevée au-dessus de toutes les femmes, [elle avait] surpassé, pour ainsi dire, tous les hommes <sup>4</sup> ». Je n'aime pas quand cette femme remarquable s'accuse d'avoir été la cause de tous les malheurs d'Abélard. Pourquoi cette attitude antiféministe ? C'est que, comme le souligne Georges Minois, elle fait siens les préjugés de son temps. On a de l'histoire d'Héloïse et Abélard, bien réelle, une image romantique. Elle n'a, en fait, pas grand-chose à voir avec celle, fictive, de Roméo et Juliette. « Entre le professeur plein de lui-même, populaire et sûr de lui, et la jeune femme savante qui n'a rien d'une oie blanche, la relation ne pouvait qu'être mouvementée.<sup>5</sup> »



Pierre Abélard et Héloïse surpris par Fulbert

Huile de Jean Vignaud (1775-1826) – Joslyn Art Museum, Omaha (Nebraska, États-Unis)

Georges Minois consacre nombre de pages fort intéressantes sur l'impossible dialogue entre Pierre Abélard et Bernard de Clairvaux. Elles exigent du lecteur un petit effort philosophique et théologique – la querelle des universaux n'est pas aujourd'hui un sujet de conversation – pour comprendre, par exemple, en quoi la démarche de Pierre Abélard dans le *Sic et non* annonce celle de René Descartes dans le *Discours de la méthode*. Pierre Abélard, plus philosophe que théologien, trouva en Bernard de Clairvaux, moine austère, un adversaire redoutable. Georges Minois estime qu'« il y a une profonde incompréhension mutuelle entre Bernard et Abélard, à la fois pour des raisons d'incompatibilité d'humeur et de personnalité, et pour des questions doctrinales, bien que pour ces dernières il s'agisse plutôt de malentendus causés par l'usage d'un vocabulaire encore imprécis.<sup>6</sup> » Les propos de Bernard de Clairvaux sont violents. Pour lui, Abélard est « un bouffon orgueilleux, vaniteux, trop curieux, et qui cherche à se faire remarquer par sa singularité ». Et qui – la faute est grave – « a trop confiance en la raison<sup>7</sup> ». Déclaré hérétique, Pierre Abélard trouva refuge auprès de Pierre le Vénéral, abbé de Cluny. Il mourut le 21 avril 1142.

📖 1. Pierre le Vénéral, *Carmina*, texte établi, traduit et commenté par Franz Dolveck, Les Belles Lettres, 2014, p. 314. 2. Georges Minois, *Abélard, Héloïse et Bernard. Passion, raison et religion au Moyen Âge*, Perrin, 2019, p. 8. 3. *Ibid.*, p. 113. 4. *Ibid.*, p. 125. 5. *Ibid.*, p. 149. 6. *Ibid.*, p. 357. 7. *Ibid.*, p. 359.

## Catherine de Sienne page après page

Je me lève tôt. Donc, je lis tôt, à l'heure où dans les monastères on égrène les psaumes de David portés par le plain-chant, selon la belle expression de Federico Garcia Lorca, « au-dessus des choses existantes ». Je n'ai pas toujours des lectures matutinales aussi spirituelles, mais il m'arrive de m'aventurer sur les pas de Jean de la Croix dans une nuit obscure ou de me plonger dans le *Traité de l'Amour de Dieu* de François de Sales. C'est dans ce contexte que j'ai dernièrement entrepris la lecture des écrits d'une grande figure dominicaine, Catherine de Sienne, cette « femme de feu » dont la vie et l'œuvre font écrire à François Daguet que « si la voie catherinienne avait été honorée comme elle aurait dû l'être, l'exposé de la doctrine thomasienne aurait été protégé des excès de systématisation et de sécheresse qui l'ont, hélas, bien souvent affectée<sup>1</sup> ».

« Le matin venu, à l'heure de la messe, elle se rendit à sa place, toute angoissée de désir, pénétrée de la connaissance d'elle-même, rougissant de son imperfection, s'estimant la cause de tout le mal qui se faisait dans le monde entier, concevant avec un sentiment de sainte justice la haine et le mépris d'elle-même.<sup>2</sup> » Cette haine, ce mépris de soi-même que revendique Catherine de Sienne au début du livre qu'elle dicta à son confesseur et biographe Raymond de Capoue, *Le Dialogue*, me laisse dans le même état d'esprit que Paul Claudel trouvant « exagéré, incompréhensible et parfaitement inimitable » ce que l'on rapporte à propos d'Angèle Merici (1474-1540), la fondatrice des Ursulines : « Qu'est-ce que c'est que ces trois olives par jour que mange Sainte Angèle de Mérici, / Accompagnés de trois figues et de trois noix en l'honneur de la Sainte Trinité ? » (Paul Claudel, *Feuilles de saints*). Je n'approuve pas plus la cruelle pénitence qu'un jour Catherine de Sienne s'infligea :

« Au milieu des plaisirs des bains, elle trouva un nouveau moyen d'affliger son propre corps. Feignant de vouloir mieux profiter du bain, elle s'approchait des canaux conducteurs de l'eau sulfureuse et, supportant patiemment le jet d'eau bouillante sur sa chair nue et délicate, elle tourmentait ainsi longtemps son corps plus qu'en le frappant avec une chaîne de fer.<sup>3</sup> »

Catherine de Sienne, page après page, se révèle à nous dans toute sa grandeur de femme et de... sainte. N'ayant pas la fibre mystique, c'est à sa correspondance que je me suis le plus attachée. Elle conseille les grands de ce monde. « Oh ! oui, quelle chose plus grande, plus précieuse, que d'avoir une cité que Dieu habite<sup>4</sup> », écrit-elle à Barnabé Visconti, seigneur de Milan. Et elle leur dicte ce qu'ils doivent faire comme au pape Grégoire XI : « [Dieu] veut que vous fassiez la paix avec la Toscane, et que vous obteniez de vos enfants coupables, révoltés contre vous, tout ce que vous pouvez en obtenir, mais sans guerre, en les punissant seulement comme un père le fait pour son fils qui l'a offensé<sup>5</sup> ». Elle demande au roi de France Charles V d'avoir soin que « les abus qui se trouvent dans [son] royaume soient punis » et de prendre garde que ses officiers « ne commettent l'injustice pour de l'argent, et ne violent ainsi le

droit du pauvre <sup>6</sup> ». Une lettre m'a plus particulièrement touchée. Celle que Catherine de Sienne adressa à Raymond de Capoue pour lui rendre compte de sa visite à Nicolas Tuldo condamné à mort pour avoir mal parlé des magistrats de Sienne :

« Je suis allée visiter celui que vous savez, et il en reçut tant de force et de consolation, qu'il se confessa et se trouva dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre, pour l'amour de Dieu, que, quand viendrait le jour de la justice, je serais avec lui ; et, ce que j'ai promis, je l'ai fait. Le matin, avant le premier coup de la cloche, j'allai le trouver, et il fut grandement consolé. [...] Il lui restait seulement la crainte d'être faible au moment suprême ; mais l'infinie bonté de Dieu le trompa, en l'enflammant d'un tel amour et d'un tel désir, qu'il ne pouvait se rassasier de sa présence. Il disait : Reste avec moi, ne m'abandonne pas, et je serai toujours bien, je mourrai content. Et il appuyait sa tête sur ma poitrine.<sup>7</sup> »



La décollation de Nicolas Tuldo  
Il Sodoma (1477-1549)

📖 1. Sainte Catherine de Sienne, *Œuvres complètes suivies de la Vie de Sainte Catherine de Sienne* par le bienheureux Raymond de Capoue, éditions et traductions de Étienne Cartier, Jourdain Hurtaud et Étienne Huguény, Les Belles Lettres, 2019, p.19. 2. *Ibid.*, p. 85. 3. *Ibid.*, p. 1416. 4. *Ibid.*, p. 657. 5. *Ibid.*, p. 504. 6. *Ibid.*, p. 550. 7. *Ibid.*, p. 826.

## Sur l'air de « Dominique, nique, nique... »

On ne fredonne plus guère la chanson de Sœur Sourire : « Dominique, nique, nique / S'en allait tout simplement... ». De saint Dominique notre « nonne chantante » savait qu'« une grande gaîté [brillait] toujours sur sa figure ». Et sans doute avait-elle lu, en bonne dominicaine, le *Petit livre sur le commencement de l'ordre* de Jourdain de Saxe qui souligne que « par cette gaîté, il se gagnait facilement l'amour de tous ». Qui était donc Dominique de Caleruega (Castille), ce prédicateur constamment en marche sur les chemins d'Espagne, du Midi de la France – il s'établit un temps à Toulouse – et d'Italie où il mourut le 6 août 1221 ? Pour répondre à cette question Nicole Bériou et Bernard Hodel ont interrogé de nombreux témoignages écrits de la fin du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle. Leur publication est une somme formidable d'informations sur le fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs. 📖 *Saint Dominique de l'ordre des Frères prêcheurs*. Témoignages écrits fin XII<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècle. Textes traduits, annotés et présentés par Nicole Bériou et

Bernard Hodel avec la collaboration de Gisèle Besson. Les Éditions du Cerf, 2019.



Saint Dominique  
Fra Angelico – Couvent Saint-Marc (Florence)

© Dominique Hoizey et Le Chat Murr